

Le Mois de Saint Joseph *Avec la Bienheureuse Anne-Catherine Emmerich*

Deuxième jour *Jeunesse de saint Joseph*

Joseph, dont le père s'appelait Jacob, était le troisième de six frères. Ses parents habitaient en avant de Bethléem un vaste édifice qui avait été autrefois la maison paternelle de David, dont le père, Isa ou Jessé, était possesseur. A l'époque de Joseph, il ne restait plus guère que les gros murs de l'ancienne construction. Sa position était charmante, surtout à cause des cours d'eau qui l'entouraient.

Devant la maison, il y avait, comme devant les maisons de l'ancienne Rome, une cour antérieure entourée de galeries couvertes. Il y avait dans ces galeries des figures semblables à des têtes de vieillards. D'un côté de la cour se trouvait une fontaine sous un petit édifice en pierre. L'eau sortait par des têtes d'animaux. La maison d'habitation n'avait pas de fenêtres au rez-de-chaussée, mais il y avait plus haut des ouvertures rondes. Autour de la maison régnait une large galerie, aux quatre coins de laquelle se trouvaient de petites tours semblables à de grosses colonnes, qui se terminaient par des espèces de coupoles surmontées de petits drapeaux. Par les ouvertures de ces coupoles, où conduisaient des escaliers pratiqués dans les tourelles, on pouvait voir de loin sans être vu soi-même. Il y avait de semblables tourelles sur le palais de David à Jérusalem, et ce fut de la coupole de ces tourelles qu'il arrêta un regard coupable sur Élisabeth. Dans le haut de la maison, cette galerie régnait autour d'un étage peu élevé, dont la toiture plate supportait une construction terminée par une autre tourelle. Joseph et ses frères habitaient dans le haut, ainsi qu'un vieux Juif qui leur servait de précepteur. Ils couchaient autour d'une chambre placée au centre de l'étage qui dominait la galerie. Leurs lits, consistant en couvertures qu'on roulait contre le mur pendant le jour, étaient séparés par des nattes qu'on pouvait enlever. Leurs parents, qui ne paraissaient ni bons ni mauvais, ne s'occupaient guère de leurs enfants et avaient peu de rapports avec eux.

Joseph était d'un naturel fort différent de celui de ses frères. Il avait beaucoup d'intelligence et apprenait très bien ; mais il était simple, paisible, pieux et sans ambition. Ses frères lui faisaient toutes sortes de malices et le rudoyaient de temps en temps. Ces enfants avaient de petits jardins divisés en compartiments ; à l'entrée de ces jardins se trouvaient sur des piliers, dans des espèces de niches, des figures semblables à des enfants emmaillotés, comme on en voyait dans les oratoires de sainte Anne et de la sainte Vierge ; seulement, chez Marie, cette figure tenait un objet assez semblable à un calice, d'où quelque chose sortait en serpentant. Les figures de la maison dont il est ici question ressemblaient seulement à des enfants au maillot avec des visages tout ronds et entourés de rayons. Il y avait des figures de ce genre dans les ornements du temple de Jérusalem, et l'on en rencontrait jusqu'en Égypte, où elles avaient souvent de petits bonnets sur la tête. Parmi les figures que Rachel déroba à son père Laban, il y en avait de semblables, quoique plus petites ; mais la plupart étaient d'une autre forme. Il y avait aussi chez les Juifs de ces figures couchées dans de petits coffres ou de petites corbeilles. Peut-être qu'elles représentaient Moïse enfant, flottant sur le Nil, et que l'emmaillotage pouvait indiquer les forts liens dans lesquels la loi enchaînait le peuple israélite. Ils avaient de ces petites figures comme nous avons des Enfants-Jésus.

Dans les jardins des enfants, se trouvaient des herbes, des buissons et des arbustes. Les frères de Joseph allaient souvent en secret dans son jardin, pour y faire des dégâts. Ils le faisaient beaucoup souffrir. Pour lui, on le voyait souvent, sous les galeries de la cour, prier à genoux et les bras étendus ; ses frères se glissaient alors près de lui et le frappaient dans le dos. Une fois, pendant qu'il était ainsi à genoux, l'un d'entre eux le frappa par derrière ; et comme il ne paraissait pas s'en apercevoir, l'autre recommença si souvent, que le pauvre Joseph tomba en avant sur les dalles. C'est qu'il avait été ravi en extase pendant son oraison. Quand il revint à lui, il ne se mit pas en colère, il ne pensa pas à se venger, mais il chercha un coin reculé pour y continuer sa prière.

Aux murs extérieurs de la maison étaient adossés de petits logements où demeuraient deux femmes d'un âge mûr, qui allaient toujours voilées et paraissaient faire partie des gens de la maison, car on les voyait souvent entrer et sortir pour des commissions de toute espèce. Elles portaient l'eau, lavaient, balayaient, fermaient les ouvertures des fenêtres avec des grilles qu'elles mettaient devant, roulaient les lits contre les murs et mettaient devant des espèces de paravents en nattes. Les frères de Joseph parlaient souvent à ces femmes, les

aidaient dans leurs travaux, ou plaisantaient avec elles. Joseph n'agissait pas ainsi : il restait toujours réservé et aimait à être seul.

Les parents de Joseph n'étaient pas très satisfaits de lui : ils auraient voulu qu'il employât ses talents à se faire une position dans le monde ; mais il n'avait aucune inclination de ce côté. Ils le trouvaient trop simple et trop calme : il n'aimait qu'à prier et à travailler tranquillement de ses mains. A une époque où il pouvait bien avoir douze ans, on le vit souvent, pour se dérober aux taquineries continuelles de ses frères, s'en aller de l'autre côté de Bethléem, non loin de ce qui fut plus tard la grotte de la Crèche, et passer quelque temps près de pieuses femmes qui appartenaient à une petite communauté d'Esséniens. Elles demeuraient contre une carrière pratiquée dans la colline sur laquelle se trouve Bethléem, et habitaient là des chambres creusées dans le roc ; elles cultivaient de petits jardins voisins de leur demeure, et instruisaient des enfants d'autres Esséniens. Souvent, pendant qu'elles récitaient des prières écrites sur un rouleau, à la lueur d'une lampe suspendue à la paroi du rocher, le petit Joseph cherchait auprès d'elles un refuge contre les persécutions de ses frères et priait avec elles. Il s'arrêtait aussi quelquefois dans des grottes, dont l'une fut plus tard le lieu de naissance de Notre-Seigneur. Il y priait seul ou s'exerçait à façonner de petites pièces de bois. Un vieux charpentier avait son atelier dans le voisinage des Esséniens, Joseph allait souvent chez lui et apprenait peu à peu son métier ; il y réussissait d'autant mieux qu'il avait appris un peu de géométrie avec s'en précepteur.

L'inimitié de ses frères lui rendit à la fin impossible la demeure dans la maison paternelle. Alors un ami de Bethléem, qui n'était séparé de l'habitation de son père que par un petit ruisseau, lui donna des habits avec lesquels il se déguisa, et quitta la maison pendant la nuit pour aller ailleurs gagner sa vie à l'aide de son métier de charpentier. Il pouvait avoir alors dix-huit à vingt ans.

Il travailla d'abord chez un charpentier, près de Lebonah. Ce fut là qu'à vrai dire, il apprit son métier. La demeure de son maître était contre de vieux murs qui conduisaient de la ville à un château en ruines, le long d'une crête de montagne. Beaucoup de pauvres gens habitaient là dans la muraille, et Joseph, entre deux grands murs où le jour pénétrait par des ouvertures pratiquées en haut, y façonnait de longues barres de bois. C'étaient des cadres dans lesquels on faisait entrer des cloisons en clayonnage. Son maître était un pauvre homme qui ne faisait guère que des ouvrages grossiers et de peu de valeur.

Joseph était pieux, bon et simple ; tout le monde l'aimait. Il rendait, avec une parfaite humilité, toutes sortes de services à son maître, ramassait des copeaux, rassemblait des morceaux de bois et les rapportait sur ses épaules. Plus tard, il passa une fois en cet endroit avec la sainte Vierge, et dut visiter avec elle son ancien atelier.

Ses parents crurent d'abord qu'il avait été enlevé par des bandits. Plus tard ses frères découvrirent où il était et lui firent de vifs reproches ; car ils avaient honte de la basse condition à laquelle il s'était réduit. Il y resta par humilité ; seulement il quitta ce lieu, et travailla dans la suite à Thanath (Thanach), près de Megiddo, au bord d'une petite rivière (le Kison) qui se jette dans la mer. Cet endroit n'est pas loin d'Apheké, ville natale de l'apôtre saint Thomas. Il vécut là chez un maître assez riche ; en y faisait des travaux plus soignés.

Plus tard encore, à Tibériade, il travailla pour un autre maître. Il demeurait seul dans une maison au bord de l'eau. Il pouvait avoir alors trente-trois ans. Ses parents étaient morts depuis longtemps à Bethléem. Deux de ses frères habitaient encore à Bethléem, les autres étaient dispersés. Leur maison paternelle avait passé en d'autres mains, et la famille était promptement tombée en déchéance.

Joseph était très pieux et priait ardemment pour la venue du Messie. Il était occupé à arranger auprès de sa demeure un oratoire où il pût prier dans une plus grande solitude, lorsqu'un Ange lui apparut et lui dit de cesser ce travail ; car, de même qu'autrefois Dieu avait confié au patriarche Joseph l'administration des blés de l'Égypte, de même le grenier qui renfermait la moisson du salut allait être confié à sa garde.

Joseph, dans son humilité, ne comprit pas ces paroles et continua à prier avec ferveur, jusqu'au moment où il fut appelé à se rendre au Temple de Jérusalem pour y devenir, en vertu d'une prescription d'en haut, l'Époux de la sainte Vierge. Il ne paraît pas qu'il fût marié antérieurement. Il vivait très retiré et évitait la société des femmes.

Saint Joseph d'après l'Évangile

Si le Saint Esprit a dit, au livre de Tobie (12, 7), qu'il est bon de tenir caché le secret du Roi et honorable de révéler et de confesser les œuvres du Très-Haut, l'Évangile aussi, qui est sa parole la plus substantielle, nous racontera bien les merveilles de l'Incarnation du Fils de Dieu, mais ne trahira pas le secret dont le Seigneur a voulu envelopper son glorieux Père nourricier. Il ne parlera donc du saint Patriarche qu'autant qu'il sera besoin pour l'exposition du grand mystère. Pour ce qui le concerne personnellement, à peine s'il fera allusion. Et toutefois ce qu'il en laissera voir en dira plus que l'esprit humain ne pourra jamais comprendre et que tous les docteurs ne pourront jamais expliquer.

L'évangile d'abord n'a qu'un mot pour exprimer sa sainteté. Comme Joseph, dit-il, était un homme juste, *cùm esset justus*. Mais comme ce mot, pris ainsi absolument, implique la réunion et la perfection de toutes les vertus, il n'y a plus rien à ajouter après ce mot, qui écarte jusqu'à la moindre objection que l'on pourrait élever contre une sainteté au-dessus de toutes les atteintes. Il était juste, juste à tous égards, juste sous tous les rapports, juste au point que la moindre obscurité ne pouvait planer sur sa justice, juste comme Dieu se le devait à lui-même pour faire de Joseph un digne Époux de Marie et un non moins digne Père nourricier de Jésus. Comprenne maintenant qui pourra quelle était la justice de Joseph et quelle est la signification de cette parole de l'Évangile : Comme il était juste.

C'est encore d'un mot qu'il exprime la dignité et les grandeurs de saint Joseph. Il l'appelle l'Époux de Marie, de laquelle est né Jésus, *virum Mariæ, de quâ natus est Jesus*.

L'Époux de Marie ! Simple parole qui transporte tant de suite Joseph à une hauteur de dignité, et en même temps de vertu, de sainteté et de perfection, qui dépasse toutes les conceptions. Car si Marie a été la plus privilégiée de toutes les créatures, et, comme Mère de Dieu, bien élevée au-dessus de tout ce qu'il y a de plus parfait sur la terre et dans le ciel, il faut bien que Joseph, destiné à être l'Époux de Marie, ait été enrichi de dons, de qualités et de vertus semblables en tout point à ceux de Marie, et soit, après elle, l'être le plus privilégié du ciel et de la terre. Et c'est de Marie qu'est né Jésus ! Dont Joseph devient conséquemment le Père, légalement, en droit, aux yeux des hommes et aux yeux même de Dieu, qui lui communiqué, sauf la génération qu'il ne partage qu'avec l'Immaculée Vierge, tous les autres éléments de la paternité, et non-seulement le titre, mais le naturel, l'amour, l'autorité, les fonctions, les devoirs, et tous les droits d'un véritable père.

Aussi est-ce en cette double qualité d'Époux de Marie et de Père de Jésus que l'Évangile lui attribue, que saint Joseph pourvoit à la naissance de l'Enfant Dieu à Bethléem ; lui impose le nom dans sa Circoncision ; le porte ensuite à Jérusalem pour sa Présentation au Temple ; conduit l'Enfant et la Mère en Égypte pour les soustraire à la colère d'Hérode ; les nourrit de son travail et de ses sueurs durant les rigueurs de l'exil, et les ramène enfin à Nazareth, où il reste le chef et le pourvoyeur de la sainte famille jusqu'à la fin de ses jours.

Mais à Nazareth, Jésus, fils de Marie et de Joseph, leur était soumis, et erat subditus illis. Oui, fils de Marie et de Joseph, parce que ces derniers mots sont dits de Jésus immédiatement après que ses parents l'ayant retrouvé dans le Temple, Marie lui eut dit : « Mon fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que votre père et moi, vous cherchions bien affligés ». *Ecce pater tuus et ego quærebamus te*. L'Évangéliste avait déjà dit, du reste, à propos du Cantique du saint vieillard Siméon, que « son père et sa mère étaient dans l'admiration de ce qui se disait de lui ». Et *crut pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo*.

Admirable simplicité du récit évangélique qui, dans sa sublime brièveté, montre, dès le principe, à l'Église saint Joseph tel qu'il est en réalité, le saint Époux de Marie, le vrai Père, quoique d'adoption, de Jésus, et conséquemment de tous les chrétiens, ces autres enfants de Marie qu'il a également adoptés ! Puis, en énonçant si clairement ses relations avec les trois divines Personnes, avec le Père, qui l'a associé à sa divine paternité, avec le Fils, dont il fut le père sur la terre, avec le Saint Esprit, qui l'a constitué ici-bas l'époux de Marie, avec la Mère Immaculée, qui lui a donné sa part dans l'enfantement et la conservation de son divin Fils, comme il établit merveilleusement les fondements du culte que les générations futures auront à lui rendre dans la suite des âges, en reconnaissant qu'il jouit dans le ciel des mêmes dignités et des mêmes prérogatives qu'il posséda sur la terre ! Et voilà bien ce qui ressort, en effet, du texte sacré.

Maintenant donc que les Pères de l'Église, les Docteurs, les Saints, les auteurs ascétiques, s'emploient à l'envi, et les uns après les autres, à exalter les louanges du saint Patriarche, ils ne feront jamais que développer ce fond inépuisable de lumière que le Saint Esprit a concentré dans quelques paroles. Tout ce qu'ils diront, selon la pensée d'un pieux auteur, sera contenu dans ce qu'il a dit, mais ils n'arriveront jamais à dire pleinement tout ce qu'il a dit en si peu de mots dans l'Évangile.

Pratique Culte Perpétuel de saint Joseph

Le Culte Perpétuel de saint Joseph consiste à réunir un nombre suffisant de personnes, 365 au moins, pour pouvoir offrir chaque jour de l'année un tribut de prières et d'hommages à saint Joseph. Mais pour rendre ce pieux exercice plus facile, soit à établir, soit à maintenir, dans les paroisses et communautés, le Pape Pie IX a approuvé de réduire à trente le nombre des associés, de manière qu'en choisissant chacun leur jour dans le mois, ils puissent consacrer à saint Joseph tous les jours de chaque mois, et par conséquent tous les jours de l'année.

Il convient, ce jour-là : 1° d'entendre la sainte messe et d'y communier en l'honneur de saint Joseph ; 2° de penser davantage à lui et de réciter, à l'intention de ses douleurs et de ses allégresses, sept Pater, Ave et Gloria ; 3° de faire quelque bonne œuvre à sa gloire ; 4° de finir la journée par une visite au Saint Sacrement et l'offrande de son propre cœur à saint Joseph.

Saint Pie IX a enrichi cette pratique de nombreuses Indulgences, d'abord, de sept ans et de sept quarantaines chaque jour où l'on s'acquittera de quelque-une des pratiques énoncées plus haut, et ensuite, d'Indulgences plénières : 1° le jour de l'inscription ; 2° le jour choisi pour les pratiques du Culte Perpétuel ; 3° aux trois principales Fêtes de saint Joseph ; 4° aux fêtes de l'Immaculée Conception, de la Purification, de l'Annonciation, de l'Assomption et de la Nativité de la très sainte Vierge ; 5° un jour chaque mois ; 6° à l'article de la mort. Toutes les messes dites pour les âmes des Associés défunts jouissent, en leur faveur, des Indulgences de l'autel privilégié.

Offrande de la journée Attribuée à sainte Madeleine de Pazzi

Béni soit la sainte et indivisible Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, que nous bénirons et confesserons à jamais pour les grandes miséricordes dont ils ont usé envers nous !

Béni soit la Sainte et très auguste Trinité de la terre, Jésus, Marie, Joseph, que nous louerons et glorifierons à toujours, en reconnaissance des grâces qu'il leur a plu de nous faire et de nous obtenir de Dieu !

Oui, ô adorable et glorieuse Trinité du ciel, qui nous avez donné sur la terre l'admirable Trinité de Jésus, Marie, Joseph, et qui l'avez prévenue des bénédictions de votre douceur, en établissant Jésus comme la source, Marie comme la fontaine, et Joseph comme le canal de l'eau qui coule de votre paradis pour arroser et fertiliser la terre desséchée de nos cœurs, faites-nous la grâce de pouvoir puiser à cette source par leur entremise, et participer ensuite en abondance à leurs bénédictions et à leurs mérites, afin qu'après avoir honoré d'un saint culte cette Trinité sur la terre, nous puissions être admis un jour dans le ciel en leur éternelle et bienheureuse compagnie, où il nous sera permis de jouir à jamais de la Trinité parfaite, en vivant toujours en elle, la louant sans mesure, la bénissant sans cesse, et répétant dans les siècles des siècles :

Béni soit à jamais la très sainte et très adorable Trinité, du Père, du Fils et du Saint Esprit !

Béni soit à jamais la très sainte et très auguste Trinité de Jésus, Marie et Joseph !

Extrait du « Mois de Saint Joseph ou Vie de Saint Joseph d'après Anne-Catherine Emmerich » par C.F. Fouet. Saint Dizier, Paris, 1872